

suite du BATAILLON BERTHIER

Le commandant Berthier reconnaît « l'insuffisance montagnarde et alpine du bataillon. » Il aurait fallu des hommes sachant skier pour constituer « une section d'éclaireurs bien entraînés », ce que possédait l'ennemi qui pouvait s'approcher des postes et même s'infiltrer dans la vallée. Or, ajoute Berthier, à part le chef de bataillon, alpin et skieur de grande classe, on pouvait compter sur les doigts d'une seule main les gradés et hommes susceptibles de le suivre. »

Parmi les photos ramenées par Jo Pavoux, on en compte une dizaine prises dans des paysages de neige, aussi bien en bas au village que sur les hauteurs vers les chalets. Sur certaines on voit les hommes piolet à la main et encordés.

« La vie était rude, reconnaît Berthier, pour des hommes sans préparation à la vie en montagne, mal habillés, mal équipés. »

Autre élément qui rendait la vie difficile : les cantonnements. Certes, reconnaît le commandant, au village, « le cantonnement était assez bon... Par contre dans les points d'appui (en altitude), la vie était très pénible... En haute montagne, la première condition d'existence est l'habitat. Il faut un toit, il faut des murs, il faut du feu.

DES GARDES PAR MOINS VINGT

« L'équipement défensif des points d'appui » était déficient. Il manquait des « sacs à terre », « du barbelé ». Il en fut livré, mais trop tardivement, et « en quantité insuffisante ». Il fallut donc se contenter des moyens du bord avec planches, madriers, rondins, pierres et branches. Bien équipé, on peut quitter ces refuges pour faire un raid, mais il faut pouvoir revenir s'y reposer, s'y refaire, s'y soigner. » Or, estime le commandant, « les postes avancés ne répondaient que de loin à ces conditions, et il fallait pourtant y vivre et tenir. Les guetteurs y passaient des veilles atroces, par des froids de - 25, et lorsque le vent ou la tempête de neige se levait, la vie devenait pour eux un martyre. »

En prévision des grosses chutes de neige, les points d'appui furent approvisionnés de quantité de rations alimentaires et de munitions. « Ce ne fut pas une petite affaire que de transporter tout ce matériel à dos de mulet « par des pistes impossibles. »

En octobre, « les postes étaient relevés

tous les quatre jours, mais après le 15 novembre, cela devint de plus en plus difficile. Les effectifs avaient fondu, les tués, les blessés, les malades, et il y en eut beaucoup parmi nos trop jeunes soldats, sous-alimentés dans leur adolescence, et dont la santé à pareil régime était en perpétuel danger. En décembre, une mauvaise épidémie de gale rendit le problème encore plus angoissant. » Il fallut donc réduire le nombre d'hommes aux postes et augmenter les heures de guet ou de service. « Jusqu'à seize heures par jour ». De retour au cantonnement, les gardes y étaient encore nombreuses et vigilantes surtout la nuit. Certes les troupes allemandes ne s'aventuraient pas au village de Névache, mais du haut de leur position aux Rochers de la Sueur, « ils déclenchaient à tout moment, presque tous jours, des bombardements de 77 ou de 150. »

MAL HABILLÉS ET MAL NOURRIS

Des problèmes d'habillement, de nourriture et d'armement ne furent vraiment jamais résolus, regrette le commandant Berthier. Certes, l'habillement s'améliora avec la réception de vêtements chauds, mais « en général peu adaptés au service ». « Les chaussures demeurèrent toujours insuffisantes et de mauvaise qualité. »

La nourriture aussi fut « très longtemps insuffisante, surtout pour vivre sous un tel climat. » « Le ravitaillement en vivres américains, reconnaît cependant Berthier, apporta une grande amélioration, mais déçut très vite... et ces aliments dévitalisés, -les Meat and Vegetables Stew, (ragoût de viande et de légumes), furent pris en horreur et bientôt occasionnèrent de la gingivite. »

UN ARMEMENT PAS À LA HAUTEUR

« L'armement et les munitions, ajoute le commandant, donnèrent également beaucoup de soucis. » La graisse et l'huile manquaient pour entretenir les armes, On y palliait avec du gas oil, « mais ce n'était qu'un pis aller. Aux basses températures, les armes gelées ou givrées ne fonctionnaient plus. » Berthier mentionne aussi le problème des transmissions. Les postes avancés étaient reliés au P.C. de Névache « par un réseau téléphonique complet. Mais l'entretien des lignes perpétuellement coupées par les bombardements et les chutes de neige donnèrent à la section de transmission un mal inouï... Quelles craintes quand les postes ne répondaient pas à l'appel ! »

« Le front, épousant presque la frontière,

donnait à l'ennemi l'avantage du terrain », puisqu'il dominait la situation. Grâce à une artillerie puissante, il se trouvait en position de force.

« Les premiers jours d'octobre furent cléments. » Seuls les sommets avaient un peu de neige. « Aller aux Thures ou à Grange Chevillot représentait une agréable promenade. Pas la moindre action ennemie... » Ce fut une période où les hommes prirent connaissance des lieux, notamment des sentiers. Période qui permit aussi d'organiser les postes et d'installer les observatoires. L'ennemi de son côté devait « construire ses blockhaus et aménager ses pistes ». « Puis, poursuit Berthier, ces messieurs nous donnèrent soudain signe de vie. Ils prirent l'habitude de nous adresser chaque jour à Névache-le-Bas une demi douzaine de coups de 77. » Il n'y eut pas trop de dégât. Dès le premier coup, tout le monde, -y compris les habitants- se mettaient à l'abri. « Seul un civil travaillant dans son jardin fut grièvement blessé à la poitrine. »

STÉFANELLO BLESSÉ À L'ECHELLE

Par contre, « l'accès au col de l'Echelle était un risque permanent. » L'ennemi y envoya régulièrement des patrouilles obligeant les hommes à une vigilance permanente. Le 11 octobre, un accrochage plus sérieux se produisit faisant sept blessés « par balle ou par éclat de mortier ». Parmi eux, Alcide Stefanello. Claude Sœur s'en souvenait : « nous montions en colonne et Alcide était juste devant moi, quand des balles sont arrivées. »

Le bruit du combat avait alerté la vallée et immédiatement une équipe de secours avec un médecin avait rejoint le col « en un temps record ». Elle put donner les premiers soins et faire acheminer les plus atteints à l'hôpital de Briançon. Alcide s'en souvient bien. Il montre une cicatrice qu'il porte à la tête, précisant qu'« il y reste encore un peu de poudre », comme lui l'a indiqué un jour un médecin. Guéri, il dut rejoindre ensuite ses camarades de combat.

Le col de l'Echelle fut constamment l'objet d'attaques et de bombardement d'obus. « La liste fut longue des tués, blessés et malades qu'il fallut évacuer » jugera Berthier. La première victime, « Benait », était « le petit volontaire qui n'avait pas encore quinze jours de service. »

CHARVOLLIN ENSEVELI

Alcide se souvient aussi, -sans doute aux Thures ou à Grange Chevillot- d'un obus qui

suite p. 3